

MOI, ALEXANDRE JOHN ÉMILE YERSIN

Journal apocryphe

© Ginkgo éditeur / Éditions Neige, Paris, 2015
33, boulevard Arago, 75013 Paris
www.ginkgo-editeur.com

DANIEL BERNARD

**MOI,
ALEXANDRE JOHN ÉMILE YERSIN**

Journal apocryphe

Ginkgo éditeur
Éditions Neige

PRÉFACE

à la mémoire de Véronique Gass

« C'est donc que je ne suis pas si faible
si je donne un peu à croire. »

*Irène Frain
La maison de la source*

Comment ne pas jeter un œil au manuscrit de Daniel Bernard, lorsque l'on sait que c'est son propre grand-père, le Docteur Noël Bernard, qui succéda à Yersin dès les années 20, à Saïgon ? Bien sûr, cela ne fait pas forcément d'un petit-fils un écrivain ; certes rien ne garantit que le lien du sang apporte quelque chose de littéraire dans un destin. Mais Noël Bernard a été le premier biographe de celui qu'ils appelaient en famille « Monsieur Yersin ». Entre les deux, une génération, celle de Lucien, médecin lui aussi, qui a connu le grand homme dès l'âge de 5 ans, et qui a témoigné dans le film du centenaire de la découverte du bacille de la peste en 1894, réalisé en son temps, 1994, par Daniel Bernard lui-même. Autant dire que les bases étaient solides. Yersin est donc un familier de la famille Bernard qui en a gardé quelques trophées, des lettres, un poste radio de 1937 – il est vrai que Yersin aimait la technique et les gadgets – et ils ont surtout gardé une grande vénération pour l'homme. Lucien Bernard aimait raconter les visites de Yersin à leur domicile familial, juste avant la guerre, avenue de Saxe à Paris. Il dit aussi que Yersin se levait et se réfugiait derrière une chaise dressée entre lui et les autres, de peur de devoir parler, écouter, de peur de se mêler à la conversation. « Il était discret et silencieux, mais à l'écoute, toujours » raconte encore, grâce à cet ouvrage fictif, la famille Bernard.

Yersin, peu attiré par la gloire, était surtout amoureux de la nature et de la découverte. Il avait ainsi 100 ans d'avance sur les magasins du même nom qui fleurissent dans les grandes villes et apportent le matériel de survie aux citadins ignorants des réalités. Yersin, c'est la découverte majeure de 1894, mais aussi ses explorations en Indochine, sa volonté de faire défricher les hauts-plateaux pour y importer l'arbre à caoutchouc, pour faire prospérer la culture et pour y rayonner, pour son plaisir et pour le bien des autres.

Yersin, un Suisse de l'étranger, au sens où le musée que je dirige l'entend : un expatrié qui fait mieux ailleurs dans le monde que ce qu'il n'aurait peut-être jamais fait au pays, trop petit et étriqué, mais un expatrié qui prend avec lui tout ce dont il a su s'imprégner à la maison, y compris et surtout une éducation scolaire soignée. Ainsi de Suter le Californien à Gallatin le Genevois, de Chevolet le Jurassien à Mark Forster le Zurichois, ce sont autant de Suisses qui ont exporté leur savoir-faire et certainement aussi leur savoir-être. Protestant de culture, français de souche qui a repris sa nationalité pour exercer son métier à Paris, solitaire ou célibataire endurci, Alexandre John Emile a été un petit garçon tel que Daniel Bernard l'imagine. Avidé de connaissances, toujours en manque d'air, où qu'il se trouve, avec un déficit terrible : celui du père qu'il n'a pas connu, thème récurrent dans le texte qui évoque le ton du théâtre de l'auteur. Il a déjà approché l'exercice de l'introspection avec La dernière conversation, ultime heure de Marat et Oui, tout ce bruit, hommage à Camus et Isabelle Eberhardt...

Quant aux détails de la vie, l'imagination est au rendez-vous : on se laisse guider dans les méandres d'une vie, vue par un seul être, le héros du livre, et l'on ne peut qu'être charmé par le personnage qui avoue, par exemple, devoir démonter toute machine neuve qu'il recevait avant de l'utiliser, microscope, voiture, appareil photo : rien n'était laissé au hasard, tout était commenté, voire modifié et le cas échéant amélioré. Fatigant pour l'entourage, certainement, mais précieux pour l'un des hommes de la « bande à Pasteur ».

Anselm Zurfluh
Directeur de la Fondation et du musée
des Suisses dans le Monde.
Pregny-Geneva, Suisse.

LA DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT 1

(Note de l'auteur)

Lorsqu'il pénètre dans la chambre de Monsieur Yersin, son instinct lui indique ceci : il est arrivé trop tard avec son petit plateau de bois laqué noir tenu serré dans ses deux mains, portant le petit déjeuner spartiate de son maître : jus de fruits frais, tasse de thé chinois fumé à peine bouillant, pain anglais toasté protégé par une serviette de lin pliée en quatre, marmelade anglaise et miel suisse répartis dans deux petits récipients de porcelaine. Le vieil homme est mort cette nuit. Aussi, le silence n'est-il plus le même. Ce matin, ce silence est lourd et obscène car troublé par les bruits de la vie qui s'éveille autour de la grande bâtisse. Y a-t-il plus de bruit ou est-ce Tran qui prête plus d'attention à ce moment unique ? Ce matin, Alexandre Yersin ne s'est pas éveillé au point du jour pour refermer les volets de sa fenêtre, mis en projection la veille au soir, pour recueillir le peu de fraîcheur qui vient dès l'aurore naissante avec la rosée, si rare et précieuse, celle dont les insectes humectent leurs élytres en bruissant. Habituellement, la lampe de chevet est rallumée. Aujourd'hui, la lampe est éteinte, comme muette aux côtés du mort.

RÉCIT DE TRAN

« Il reste donc au seul témoin – que je crois être – le soin de raconter comment j’ai mis la main sur le manuscrit et comment j’ai décidé de le publier, mais avant ma propre mort, peut-être pour une célébration autour de Monsieur Yersin. C’est chose faite. Près de 70 ans ont passé. Je porte ce manuscrit depuis trop longtemps avec moi. Il ne me quitte jamais, pas plus que le souvenir de Monsieur Yersin. Un exemplaire de « Bécassine en Aéroplane », tombé des mains de son lecteur, est resté ouvert face au sol, ce qui est détestable, je le sais, Monsieur Yersin aurait détesté cela. J’ai tout de suite compris que c’était fini, confiai-je le jour même aux journalistes occidentaux et japonais venus chercher une information locale à Nha Trang, tranchant avec les nouvelles quotidiennes de l’Europe en guerre. J’ai compris que le Docteur avait enfin rejoint le pays des morts. Le Directeur de l’Institut à Nha Trang, Monsieur Jacotot, était à son chevet à 1 heure du matin. Quand je suis arrivé au petit jour, j’ai su ce que j’avais à faire, même si personne n’avait pu me prévenir : j’avais dû m’absenter loin de la ville et je suis rentré directement, sans passer par chez moi, à l’Institut, où tout avait l’air si calme.

Il y a quelques semaines, Monsieur Yersin m’avait appelé à lui un dimanche matin. J’avais été très inquiet la nuit précédant notre rencontre. A ce jour, nos échanges s’étaient bornés aux ordres et consignes dictés par la vie domestique, de confirmations de ma part, d’anecdotes de la vie quotidienne que je ramenaient du marché aux poissons en bord de mer, tout proche du bâtiment de l’Institut Pasteur. Ce jour là, il me confia son cœur, tellement mystérieux, comme s’il voulait me dire des choses essentielles : il me parla de moi, de ma famille, de ma femme et de nos trois enfants, de mes parents qu’il avait bien connus. J’étais rentré chez moi serein. C’est en m’endormant que je m’étais aperçu qu’il ne m’avait rien dit de lui, sacré Monsieur Yersin. J’aimais beaucoup ce Monsieur si différent de nous, et si différent de tous aussi.

Cela, on le savait bien. À Nha Trang, ce grand savant – mais aussi docteur – français à l’allure de petit paysan silencieux était devenu une légende de son vivant. Pourquoi, nul ne saurait le dire... La peste découverte à Hong-Kong en 1894, après de laborieuses et longues années de recherche dans la tradition de Pasteur, son maître à penser, auréolait le médecin vieillissant, ainsi que le récit de sa geste bientôt mythique, les expéditions dans les hauts plateaux de l’Annam qu’il avait, le premier et pratiquement seul, explorés le premier, hormis ses boys qui ne le quittaient pas d’une semelle. Yersin avait convaincu les autorités locales de faire défricher massivement les hauts plateaux pour y planter un arbre rare, jusque là, en extrême Orient : l’hévéa, producteur miraculeux d’une sève non moins miraculeuse, le caoutchouc. Monsieur Yersin, ce petit homme timide que des images uniques et conservées à l’INA, à Bry-sur-Marne, montrent à vélo, zigzaguant dans le parc de l’Institut Pasteur de Saïgon, ce chercheur silencieux, avait fui la communauté des hommes, comme il avait fui sa terre natale, la Suisse, pour monter à Paris faire sa médecine, comme on disait. Jamais il ne reviendrait, sinon une fois, à Lausanne, pour revoir sa mère et sa sœur. Comme Joseph Gallatin, le genevois devenu américain, Sénateur à Washington, trésorier du Président Jefferson, signataire du prestigieux traité de Paix de Gand, mettant fin définitivement aux hostilités en l’Angleterre et les tout jeunes Etats-Unis d’Amérique, Alexandre Yersin avait remis le pied une seule fois au pays. Pourquoi ? Pourquoi ne plus jamais y revenir ? Alexandre Yersin était de nulle part et de partout en même temps. Aucune attache, aucun scrupule d’avoir tout quitté, les siens, la terre natale, les traditions, l’Histoire de son pays, au point même de devenir français. « Savant français d’origine suisse » enseigne le dictionnaire, et non pas « Savant suisse devenu français ».

LA DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT 2

(Note de l'auteur)

Tran-Quand-Xe, son serviteur attiré, revenait toujours souriant de ses courses en ville, accueilli sur le pas de la porte de ce gros bunker qu'était la maison par Yersin soi-même, le vélo à la main à la fin de sa vie, jadis au volant de sa Pic-Pic qu'il garait consciencieusement en bordure de la grille : « L'endroit le moins gênant; de là, on ne dérangera personne ! ». Yersin examinait alors les denrées alimentaires ramenées du marché, une à une, commentant tel ou tel aspect du légume ou de l'animal, tout en écoutant les histoires que Tran égrenait et dont il se tenait à bonne distance depuis toujours, mais auxquelles ils feignaient sans doute de ne pas s'intéresser. Yersin entrecoupait le récit de sa voix blanche où filait un curieux accent, comme le disaient les Français dont rares étaient ceux qui auraient pu citer le canton de Vaud comme pays natal du docteur français.

Quand il recouvrait la Pic-Pic de sa bâche, Monsieur Yersin paraissait avoir des tics de vieux garçon, c'est-à-dire que cela semblait être plus que de la méticulosité, à l'image du grand Louis Pasteur qui pouvait extraire d'une tranche de pain, le temps d'une conversation à table, tous les éléments étrangers, scories ou cailloux microscopiques. Pasteur rangeait ensuite les déchets en ordre décroissant, près de son assiette, à droite, un peu comme les habitants des côtes atlantiques s'amuse à ranger les crabes sortis tout cuits des moules cuites, pour en faire une compétition. Avant même que Tran-Quand-Xe ait pu trier les légumes et les fruits, Yersin avait déjà commenté les sortes, les tailles, les couleurs, les goûts. Était-ce une réminiscence des marchés de l'enfance et de sa mère qui

avait dû l'emmener aux deux rituels, le marché du mercredi et le marché du samedi, chacun se tenant à une place différente du village, où il était de bon ton de se montrer et de s'approvisionner généreusement. Là, on apprenait la vie, les potins, les décisions du Conseil municipal, la formation des nouveaux couples, les maladies, les héritages, les brouilles et les réconciliations, nombreuses. Le petit Alexandre avait dû observer tout cela.

Méticuleux, Monsieur Yersin l'avait été jusqu'au bout, au point de se coucher paisiblement tout habillé, avec son costume du dimanche, avant de s'endormir pour toujours. Tran-Quand-Xe l'avait remarqué d'emblée. Le costume du dimanche, c'était sa chemise sans col en coton, son pantalon de toile grège, son veston assorti, bien repassé, ses chaussettes blanches, une paire propre. A cette vision, Tran avait eu un haut-le-corps. La petite silhouette remplissait d'un seul coup tout l'espace de la pièce, du grand appartement, de la grande maison en forme de bunker, de l'Institut Pasteur, de Nha Trang, de Paris et de son cœur à lui. Tran-Quand-Xe, qu'il avait tant côtoyé, puis un jour, aimé comme un membre de sa propre famille. Tran se dit que le petit docteur avait tant fait pour l'humanité : la peste, les hévées, la direction de l'Institut, même il avait fait le docteur pour les gens comme lui, bien qu'il n'en eût ni le temps, ni forcément l'envie, encore moins le devoir. Il y avait d'autres médecins que lui, à Nha Trang, et Yersin disait très vite : « Tu sais, Tran, je n'aimerais pas louper quelque chose de grave, je n'ai plus l'expérience clinique quotidienne. Tu comprends, Tran-Quand-Xe, il faut envoyer l'enfant chez un vrai docteur ? » Tran-Quand-Xe mimait un oui discret. « Les médecins cliniciens des hôpitaux ont une immense qualité ! Ils voient des malades tous les jours, ils étudient des cas, ils ont la main, si tu vois ce que je veux te dire... » Tran s'assombrissait à chaque fois : « Monsieur Yersin a la main, Docteur Nam pas oublier ! Médecin docteur jusqu'à la mort, pas oublier maladie ! J'ai confiance ! » Alors l'homme de la peste allait chercher sa petite mallette

1. Pic-Pic : voiture genevoise précédant le mythe Rolls-Royce, en Angleterre et Voisin en France. Il en existe un modèle aujourd'hui, unique exemple de restauration, à la Fondation Pierre Gianada à Martigny (VS) en Suisse.

de docteur, toujours tenue à jour, instruments propres, stéthoscope nettoyé, seringues dans l'emballage d'origine et quelques bouteilles aux liquides sauveurs des hommes. « On y va, je vais jouer au docteur si tu le veux ! » disait-il après s'être rhabillé de propre, et il tendait les clés de la voiture de service de l'Institut : « A toi, Tran, montre-moi si tu as fait des progrès. » C'est avec Yersin que Tran-Quand-Xe avait appris à conduire, ce qui était rare à l'époque. Aussi, lorsque Noël Bernard – le successeur de Yersin à la direction de l'Institut Pasteur – dut choisir son chauffeur, c'est tout naturellement que Tran le fut. Puis Tran était retourné au service de son premier « maître ». Même le Gouverneur général à Saïgon n'avait pas eu ce privilège d'être conduit par un autochtone sachant tout sur le pays et les routes, avant même de tenir un volant, connaissant le moindre raccourci, et l'empruntant même si la route n'était pas tracée. Yersin ne s'y était pas trompé. « En route, Monsieur Tran-Quand-Xe ! Cette fois, on verra bien si tu atteins les 60km/h en haut de la grande côte ! J'ai réussi cet exploit le 12 mars 1923, seul au volant... Dommage que la police m'ait attendu de l'autre côté de la bosse. » Tran avait entendu cette anecdote mais ne pouvait s'empêcher de poser la question tant attendue : « Docteur Nam a été au poste police, alors ? » S'installant à côté de Tran-Quand-Xe, devant à gauche puisque le volant était encore à droite en ce temps, Yersin répondit avec malice :

« Nom de Nom, bien sûr que non ! Je leur ai dit, charrette, savez-vous qui je suis ? Et les deux policiers m'ont répondu : Ben oui, Docteur c'est justement, tout le monde a besoin de vous ici. Vous n'allez pas vous casser la gueule sans prévenir ! » On dit que l'affaire était rentrée dans l'ordre et que Yersin avait promis de ne plus tenter de record.¹

1. Il existe un élément d'archive exceptionnel de l'INA montrant, en images de cinéma, Yersin dans l'entrée de l'Institut Pasteur de Saïgon, faisant des zigzag sur son vélo. La saynète dure à peine quelques secondes et l'on y découvre un savant facétieux et souriant.

Tran remit l'ouvrage de Bécassine sur la table de chevet, hésita avant d'allumer la lampe, eut le réflexe de vérifier si les yeux de son maître étaient clos, si la bouche était fermée. Tran avait été bien éduqué par Yersin et il tentait ainsi de le lui prouver. Il se mit à parler doucement en commentant les gestes qu'il allait devoir faire dans cette première matinée de deuil : « Je dois tout d'abord arrêter l'horloge du bureau ; je dois aller prévenir à l'Institut par téléphone à Saïgon, le Docteur Jaccotot a assez à faire; je dois aussi appeler le médecin légiste; je dois prévoir les funérailles ; je dois faire envoyer le télégramme du Docteur Jaccotot à Paris ; je dois aller dans le bureau, en haut, ouvrir le grand tiroir du bureau ; l'enveloppe est de grand format : dedans sont inscrites les dernières volontés... ».

Tran sourit et se souvint de cette conversation qu'il avait eue avec Alexandre Yersin, deux ans auparavant, dans sa chambre. Un petit refroidissement l'avait alité quelques jours. Le vieil homme avait demandé à le voir lui, Tran, longuement. « Tran-Quand-Xe, je n'ai plus personne que toi et mes quelques amis. Je n'ai pas de femme pour me pleurer, pas d'héritier, plus de famille, oui, de vagues cousins dans le canton de Vaud, mais nous ne sommes jamais restés en relation... Tu vois, Tran, ce que j'aimerais c'est que tu saches que le jour où je m'en vais, ce sera à toi de faire les choses nécessaires pour un mort, Jaccotot s'occupera de la partie officielle, et toi... Ne sursaute pas, nigaud. C'est bien moi qui partirai le premier. Et des morts, tu en vois tous les jours... Donc ce sera à toi de tout faire, alors je t'ai facilité la tâche. J'ai tout écrit dans une courte lettre. Celle-ci est dans une grande enveloppe, dans le tiroir central de mon bureau. Tout est prévu, tout est payé. »

Tran-Quand-Xe sortit ainsi de la chambre, hésita un instant : fallait-il laisser la porte entrouverte ? Fallait-il la fermer, auquel cas il fallait peut-être ouvrir la fenêtre ? Fallait-il aussi couvrir le corps d'un drap blanc ? Auquel cas quel drap fallait-il choisir ? Monsieur Yersin devait avoir inscrit tout cela dans sa courte lettre, comme il le faisait pour tout ce

dont il s'occupait : carnets de bord, listes d'objets ou de médicaments ou d'impedimenta divers, descriptions des observations sur le vif, "synthèse des réflexions en découlant." se dit-il, auquel cas je ne dois pas me faire de souci.

Arrivé dans le bureau, n'ayant croisé personne à cause de l'heure matinale, il se dirigea droit au but, sans réfléchir, ouvrit le tiroir, saisit l'enveloppe, plus grosse qu'il ne l'avait imaginée – car Yersin ne la lui avait jamais montrée, plus épaisse surtout. Cela l'intrigua. Il s'assit, soudain envahi d'une grande tristesse : cette fois, ce n'était pas une histoire qu'il lisait, ou un conseil qu'il écoutait, il vivait l'Histoire, celle que les encyclopédies retiendraient, sans le nommer lui, Tran-Quand-Xe, évidemment. Il eut alors l'envie de ne rien dire à personne, tant pis si Jaccotot était au courant, de cacher l'événement au monde qui d'ailleurs devait bien se soucier d'autre chose en 1943. Il reprit ses esprits et ouvrit l'enveloppe avec le coupe-papier en ivoire. Non seulement il s'y trouvait une courte lettre, dix lignes à peine, mais il s'y trouvait en plus une liasse de feuilles de petit format, entourée d'un bolduc récupéré d'une quelconque boîte de chocolat suisse, sorte de lien avec son passé. Tran fut étonné. Il feuilleta les premières pages. Il s'agissait d'un manuscrit, un manuscrit de la main même de Yersin. Son maître ne lui avait pas parlé de cela : un manuscrit ? Mais je ne devais trouver que des instructions, il n'a pas parlé de testament, il m'a bien dit qu'il n'avait plus personne au monde ? Se dit Tran, puis il lut la lettre. Passées les instructions sommaires pour ses funérailles – qu'il souhaitait discrètes et presque cachées au monde alors que le Gouverneur général n'en fit rien – Tran put lire :

« Mon cher Tran-Quand-Xe,

Tu ne t'attendais pas à trouver ce manuscrit. Pardonne-moi ! Je ne voulais pas t'effrayer en t'annonçant il y a deux ans que je te rendrais propriétaire de mon journal. J'ai démarré la rédaction de ce manuscrit lors de mon dernier voyage à Paris, en 1937. J'en ai écrit le début à bord de l'hydravion Breguet,

lors de l'escale d'Istanbul quelques années auparavant. Je ne savais pas quoi faire de ces notes éparses, sur ma vie, puis je me suis pris au jeu, jour après jour. Je n'ai pas eu envie de les livrer à d'éventuels lecteurs. Je te donne donc ces feuillets inédits. Tu en feras ce que tu veux de ces notes : les brûler, après les avoir lues, tout de même, ou les conserver, les éditer ? Je ne sais. J'y ai mis du cœur, à écrire ces textes. J'ai tenté d'être honnête puisque je n'avais rien à justifier de ma vie à personne et que ceux qui m'aimaient ne sont plus là pour me le dire. Alors, soit, Tran-Quand-Xe, prends tes responsabilités. Une chose : vérifie l'orthographe, plutôt deux fois qu'une, si jamais il te vient à l'idée de faire taper ce manuscrit. Il m'arrive de commettre de grosses erreurs d'accord... Hantise d'enfance. Merci. Alexandre Yersin, ~~le 4 mars 1937, le 1er septembre 1940, le 5 décembre 1941, le 18 décembre 1942, le 27 janvier, 1er mars 1943...~~ ».

Tran-Quand-Xe rentra chez lui investi d'une nouvelle mission : respecter le mort, comme il l'avait fait avec le vivant depuis que ce dernier l'avait repris à son service en 1933. Dix ans déjà s'étaient écoulés. Un lien indicible s'était tissé entre les deux hommes. Yersin était même devenu intime avec la famille de Tran-Quand-Xe, avait assisté aux naissances des enfants, avait reconstitué avec eux un cadre affectif rassurant, comme il le faisait avec les enfants de la communauté française dont il aimait la compagnie innocente et sans risque pour lui, Alexandre Yersin, lui qui craignait la société des hommes et ses contraintes.

Moi, Alexandre John Emile Yersin

ISTANBUL : LA GENÈSE

Istanbul : décollage du Breguet. Quelle merveille¹ ! Technologie et miracle du vol se conjuguent pour mon plus grand plaisir. La dernière fois que je suis passé par Istanbul, à bord du même appareil, nous avons subi une panne de moteur générale, à peine en l'air. Inoubliable moment que celui-là. Imaginez, le vrombissement assourdissant des moteurs, l'appareil lancé à toute vitesse, le clapot qui fait gicler l'écume sur la carlingue, puis le passage au mode aérien, et d'un coup, le silence, l'air qui siffle aux oreilles, le vol de l'oiseau métallique se poursuivant en planant, et, grâce à la maestria du commandant de bord, l'amerrissage immédiat. J'ai jeté un œil autour de moi : les passagers n'ont pas eu le temps de paniquer ou de crier. Une fois posé comme un vulgaire navire, le second a ouvert la porte le séparant de la cabine et nous a simplement dit : « Nous sommes provisoirement de retour à Istanbul, ennui mécanique.

1. Alexandre Yersin avait fait la traversée en bateau depuis la fin du siècle précédent. Fêré de technologie, de voitures, de microscopes, de radios, de montres, d'appareils photos, il est tout naturel qu'il se jeta parmi les premiers passagers de l'air, véritable pionnier encore une fois. Il existe des photographies de Yersin descendant la passerelle du trimoteur terrestre Dewoitine 336, « L'Émeraude ». Appareil au tragique destin dont l'un des exemplaires entraîna le Gouverneur général d'Indochine dans la mort, en 1932, avec à son bord le grand découvreur de la Ligne d'Orient, Maurice Noguès. Dans le même temps, le navire au large des côtes de Chine qui devait ramener le Gouverneur à Marseille, devait brûler, tuant à son bord parmi les nombreuses victimes, le journaliste Albert Londres. On sait aujourd'hui que le navire a subi un attentat qui visait le Gouverneur général, absent toutefois.

Air Orient se charge de vous distraire le temps de la réparation... Vous avez pu voir la sécurité de nos hydravions. Nos vives excuses pour ce léger contretemps ! »

C'est le moment que j'ai choisi pour commencer à trier les milliers de petits papiers sur lesquels j'ai toujours envisagé de rédiger, un jour, mes mémoires. Singulière coïncidence que cette panne, due sans doute¹ à l'obstruction inopinée de la pompe à essence alimentant les quatre moteurs. C'est ce que mon esprit de mécanicien dans l'âme a déduit. En conversant avec le navigateur, j'ai eu la confirmation de mon diagnostic : cela s'est maintes fois produit sur ma Pic-Pic à Saïgon. Le moteur s'arrête d'un coup. Ce n'est pas grave en soi, il suffit de souffler dans les conduits un bon coup, voire de démonter la pièce pour la brosser, en enlever les petites cochonneries qui s'agglutinent peu à peu pour devenir un jour un bouchon, parfois mortel dans le cas d'un moteur d'avion. Nous avons eu de la chance, quoi qu'en dise notre pilote. Mais ces gens, tout comme moi, n'ont pas froid aux yeux, et ils ont dû voir bien pire dans leur carrière militaire. Peut-être même que ces types ont déjà échappé plusieurs fois à la mort, sans sourciller. Notre commandant de bord grisonne, aussi je me suis dit que l'adage se vérifiait selon lequel « il n'y a pas de bons pilotes, il n'y a que de vieux pilotes ». Dont acte pour cette fois. Il n'empêche que tous les passagers ont eu peur, même moi à la réflexion, mais en silence. Il m'a fallu ronger mon frein. La frousse, tout de même, avouons que j'ai senti le vent du boulet. C'est curieux. On ne voit pas du tout le film de sa vie passer rapidement

1. Cet épisode imaginaire fait référence à un événement réel tiré de la correspondance personnelle entre Yersin et Noël Bernard, son successeur à l'Institut Pasteur au poste de Directeur (voir reproduction de la lettre en illustrations).

devant les yeux. Cassons ce mythe. D'ailleurs, peu de gens ont raconté l'anecdote. Non, pour être scientifiquement exact, je dirais que j'ai, certes, vu des images, mais pas de moi, pas rapidement, et pas comme lorsque l'on rembobine un film. Plutôt j'ai le souvenir d'avoir assisté à une projection privée durant laquelle je revoyais les autres, fugacement, j'entendais des bribes de phrases dites en plusieurs langues, je ne me donnais même pas la peine de traduire, puisque que comprenais tous les mots. Ce fut magique, rapide, très rapide, le temps que l'appareil se repose sur le plan d'eau, un peu trop lourdement, en me faisant échapper le crayon de la main. Mon crayon HB roula sur ses facettes jusqu'à la porte avant de l'appareil, suscitant le sourire d'une ravissante hôtesse de l'air, une eurasienne selon toute vraisemblance, qui me ramena l'objet en me disant : "Cela arrive très souvent, monsieur..."

AUBONNE

Mon amusement favori, outre la lecture régulière des albums de Bécassine que me prête la petite Maguy Ducrest¹, est le relevé des coefficients de marée de la baie de Nha Trang. Je me suis pris de cette passion, l'âge venant, car cela ne m'oblige plus à me déplacer loin, à cheval, comme je l'ai tant fait autrefois, dès 1896. Ce qui m'intéresse, mis à part l'utilité potentielle pour la Capitainerie du port, ce sont les fluctuations de niveau de l'océan, ses rythmes répétés, et, mes cahiers se remplissant de chiffres et de nombres, c'est la formidable distraction pour l'esprit humain de s'essayer à

1. Dans le film consacré au 100 de la découverte du microbe de la peste par Yersin, Maguy Ducrest témoigne de ses échanges avec Yersin : « Il me disait, prête-moi tes Bécassine, et je te prêterai mes Jules Verne... ».

prévoir des phénomènes naturels auxquels il ne peut rien, et d'en tirer des conséquences, ici des prévisions, en comparant, en estimant, en tâtonnant, comme je l'ai tellement fait avec « ma » peste, à Hong-Kong, à l'époque où personne d'autre que moi, hormis le japonais ... n'avait regardé la peste dans les yeux. Paul-Louis Simmond, que j'ai rejoint à Bombay en 1892, s'occupait, lui, du paludisme. Cette maladie transmissible faisait des ravages et la technique que l'on avait trouvée était d'asperger les lieux contaminés avec du DDT. On ne mourrait pas forcément de la maladie, mais on en gardait les fièvres à vie ! Alors il m'avait encouragé à prendre le problème de la peste de front, et c'est lui qui détermina que c'est la puce qui, passant du rat à l'homme, lui collait le microbe, au malheureux infecté.

Lorsqu'à Aubonne, enfant, je me rendais au plantage, je pouvais y rester jusqu'à la nuit venue, laissant le serein de la nuit monter peu à peu jusqu'à m'envahir la peau et les os. Je ressentais la caresse subtile de la fraîcheur humide à travers mes sandales, celles du dimanche lorsque nous ne recevions personne chez maman... Lorsque je revenais à la maison, ma mère me reprochait de « prendre froid ». Or je niais, j'expliquais que le froid ne rentrait pas dans mon corps, que seulement quelque chose y rentrait on ne sait comment. J'avais entendu des théories fumeuses autour de moi, je n'en avais pas compris le sens, et longtemps j'avais eu du mal à m'endormir sachant maintenant que j'avais, comme tout le monde, peut-être des « choses » dans moi. J'ai même dû en pleurer, au grand dam de maman qui fut désolée de comprendre que je découvrais le monde avec les larmes aux yeux. Cela ne devait pas être la seule fois. Ainsi je me sentis mauvaise graine lorsque ma mère tenta de me punir, alors que je récidivais chaque dimanche, en revenant

du plantage, la nuit venue, en reniflant, en éternuant. Je sentais et je disais tout haut que c'était ma façon à moi de me battre contre les démons de la nuit ! Mais ma sœur répondait que, quand on frissonnait, c'était déjà trop tard, que la maladie était déjà là, or je soutenais mordicus que le corps se défendait en frissonnant pour chasser les humeurs, cela je l'avais lu dans Molière, les vapeurs bilieuses ou les humeurs, bref ce qui grouillait dans le corps et qui me hantait déjà ; ce que je devais découvrir beaucoup plus tard, à l'aide du microscope, seul dans la nuit chinoise, face à la peste mortelle. Ma mère me prenait contre elle ; son tablier un peu humide à cause des légumes frais qu'elle épluchait, assise devant la porte de la cuisine donnant directement sur le jardin de la maison, me mouillait délicatement la joue et elle me susurrait : « Il n'y en a plus des comme toi, mon Alexandre, on a cassé le moule ! » Et j'étais tellement fier de ne pas être comme les autres, mieux encore, heureux que mon moule soit cassé ! Son parfum à la saveur ancienne de violette et aux relents de poudre de riz m'emplissait les narines : j'aimais maman simplement. Je n'osais pas le lui dire : cela ne se faisait pas. On ne disait pas ces choses dans ma famille, du moins nous, les enfants. Je l'avais toujours connue seule, maman, sans homme dans sa vie, mon père étant mort subitement vingt jours avant ma naissance. Il avait été le Directeur de la Poudrerie fédérale d'Aubonne¹. C'est tout ce que j'en savais.

Lorsque ma sœur était en promenade ou partie faire une course au village, j'aimais à me retrouver seul avec maman.

1. Cette poudrerie était encore en fonction en 1994, au moment des célébrations du centenaire. Quelques images d'illustration ont été tournées pour le film produit par l'Institut Pasteur-Meyrieux et l'Institut d'Histoire de la Médecine de Lausanne.

Je me sentais rassuré et protégé : rien ne pouvait m'arriver. Je jouais à ses pieds, avec mes instruments de botaniste, mes cahiers et mes crayons... Ce sont les images d'Aubonne qui m'obstruent la vue par moments : je dois écrire ces sensations. Je ne l'ai jamais fait, à ce jour, je n'ai fait qu'écrire pour la science, pour la mémoire scientifique de mes collaborateurs de l'Institut Pasteur, mon institut, sans lequel, peut-être, je ne serais pas celui qu'on dit que je suis devenu : « l'Homme de la peste » ! Voilà pourquoi ce manuscrit inconnu de tous, que je léguerai à Tran, s'il me survit. Ce sera un bon pavé dans la marre. C'est vrai, cette image d'Épinal qui nous colle à la peau, à nous les scientifiques de tout poil, est assommante. Je dois m'en faire un plaisir : la déranger, en bouger les traits, en raviver les couleurs, en déniaiser les motifs.

MON PÈRE

Mon premier souvenir de l'endroit que j'évoque ici est flou. Il doit pleuvoir, selon la lumière que j'ai en mémoire, et l'éclairage un peu expressionniste, comme il pleut si souvent dans le pays de Vaud, au Sud du canton, au bord du Léman. Ma sœur trotte devant moi, ma mère ouvre la marche. Nous descendons à la poudrerie. Je ne sais pas la raison de cette expédition. Ni à l'époque, ni aujourd'hui. Le lieu est interdit d'accès au public. Le vallon dans lequel se situe cette mystérieuse usine, ou ce que je crois être une usine, est protégé par de hautes grilles ceinturant l'immense espace dans lequel des baraquements sont rangés côte à côte. Pour mes yeux d'enfants, c'est forcément un lieu où l'on meurt, c'est donc pour cela qu'il y a des grilles partout, un endroit où mon père est entré vivant un jour et jamais n'est jamais ressorti. Il avait « disparu » subitement, disaient mes

tantes, mes oncles. Je ne comprenais pas le sens du verbe. Est-ce que les morts disparaissaient de la vue des vivants ou bien est-ce nous qui nous évaporions, qui changions de monde ? Ils nous voyaient encore, mais nous pas ! Alors, fermant la marche de notre petite procession, je cherchais, au détour des chemins que nous empruntions pour passer d'un corps de bâtiment à l'autre, l'ombre de mon père que je ne connaissais qu'en portrait peint, peu ressemblant à entendre ma famille. Cette fois-là, il me sembla le voir enfin. Avais-je quatre ou cinq ans, je ne le sais plus. Je n'arrive pas à dater ces instants de mon enfance. Les sensations sont fortes, les couleurs sont précises, les traits, les actions... Mais quand donc était-ce ? Ce n'est que plus tard que j'ai appris à me repérer dans le temps. Donc, de papa, je n'avais qu'un portrait moral et sentimental. Il faisait toujours pleurer ma mère, il faisait soupirer les adultes : « Il est mieux là où il est ! » avais-je entendu à Dieu sait quelle triste occasion, il fait rêver ma sœur qui l'avait connu et dont elle ne gardait que le beau côté du médaillon. Papa ne grondait pas, papa, lui, la comprenait, alors que maman, non... Mais maman regrettait qu'il soit parti trop tôt. Quand je faisais de grosses bêtises, elle me disait : « Si ton père te voyait ! » Alors je me fâchais tout rouge en hurlant : « Pourquoi il est parti trop tôt, il ne voulait plus de nous ? Pourquoi il ne nous a pas attendus ? »

En ce jour pluvieux à la poudrerie, j'étais bien décidé à le retrouver. S'il était parti trop tôt, c'est qu'alors il était peut-être resté caché ici, quelque part, et qu'il se révélerait à moi, un jour, comme il paraît que Dieu, ou Jésus ou des Saints le font parfois : ce sont toujours des gens bizarres auxquels cela arrive, des gens à part. Moi, Alexandre John Émile Yersin, je me sentais à part. Différent, mais pas bizarre. Alors voilà,

je me disais que mon père m'attendait, tapi dans un coin, et qu'il me ferait « Bouhh ! », que je sursauterais et que nous éclaterions de rire après, et que nous rentrerions goûter à la maison, la main dans la main, que je crierais fort dans les rues de Morges : « Papa est revenu, Papa est revenu ! », un peu à la façon de Ramuz, dans Derborence, une fois que la montagne est tombée et que l'on croit tout le monde mort sous le glacier : « Antoine est revenu ! » clame son épouse à tue tête. Folie ou rêve ? Réalité ou hallucination ?

Mademoiselle Jenny Auberson, sa secrétaire, avait été confrontée au drame juste avant la cloche de midi, à la poudrerie, marquant la pause des ouvriers et du directeur. En ce temps-là, tout le monde s'arrêtait en même temps pour manger, à la façon des animaux sauvages le soir pour s'abreuver au fleuve. Elle avait dû hurler en voyant son directeur s'affaisser sur son bureau, le nez dans le courrier qu'il était en train de signer de sa belle écriture violette – j'ai lu des lettres de lui plus tard. En entendant cette histoire racontée par Mademoiselle Auberson, qui sanglotait à chaque fois, il me prenait l'envie de la consoler et de la gronder en même temps. Pourquoi n'avait-elle pu rien faire ? Pourquoi n'avait-elle pas vu venir le malaise, ou je ne sais quoi d'annonceur ? Alors elle redoublait de tristesse et aussitôt je me transformais en sauveur sorti de nulle part : « Je m'en veux de ne pas avoir été là ! Je m'en veux ! » Tout l'entourage était pris de compassion et l'on me répétait que je n'y étais pour rien, que je n'étais pas né lorsque le drame était survenu, et qu'aussitôt la famille s'était regroupée autour de maman qui devait accoucher de moi à peine un mois plus tard. Comment expliquer la mort à un enfant ? Comment expliquer la mort aujourd'hui à mes malades condamnés ?

J'ai toujours cette vision grise et dégoulinante de la poudrerie fatale en mémoire. Cette image m'a poursuivi toute ma vie, et j'ai dû apprendre à vivre avec, en la sublimant, au gré des situations. Revenons à cette journée grise où j'ai pour la première fois parlé à mon père. Je marchais donc à la traîne, selon mon habitude d'enfant, et je jouais à cache-cache avec mon fantôme. Je m'arrêtais soudain, sûr qu'il était là. « Avance un peu ! » criai-je dans ma tête. Cela avançait. « Tu es toujours absent ! » Cela me regarda avec une infinie bonté. « Eh bien, Alexandre, avance un peu ! » Cette voix douce, c'était ma mère qui veillait sur moi. Je rougis, surpris dans ma conversation. Elle revenait sur ses pas. « A qui parles-tu ? » questionna-t-elle. « Eh oui, à qui ? » renchérit ma sœur. J'étais piégé dans mon monde. Découvert ? Pas sûr. Alors que j'invectivais notre traître en lui disant tout ce que j'avais sur le cœur, lui m'avait répondu avec douceur. Ma mère et ma sœur n'avaient entendu que ma voix dans la petite allée conduisant au Bâtiment des expéditions. Moi ? Mais je n'avais rien dit en vrai ! « Alexandre, mon petit, dans quel monde vis-tu ? Viens là... » Je me retournai vers le chemin sombre en esquissant un geste d'excuses. Mon fantôme me rassura : « Ta mère a toujours été impatiente, suis-là, sinon elle sera chagrinée... » L'image se troubla puis seule la végétation s'opposa à mon regard scrutateur. Je me retournai vers ma mère dont j'avais perçu la présence se rapprochant. « Je parle à papa... ». Maman me consola, en me disant tant de mots doux que j'en oubliai un instant ma peur du fantôme. Elle me regarda avec ses yeux de mère chatte couvant sa portée dès la première seconde où les chatons viennent au monde. Elle me prit la main et me dit que c'était bien de parler à papa ainsi. Ma sœur, plus âgée donc plus raisonnable ou moins poète, que sais-je, hochait

la tête, effondrée par cette préférence que ma mère avait pour moi. « Moi je l'ai connu papa, d'abord, il m'aimait en vrai, moi. » Elle pleura et maman se retrouva sous la pluie, ses deux enfants collés aux pans de sa robe noire. Mon frère, le troisième enfant, plus discret, se tenait à distance de ces effusions de sentiments. Il ressemblait à papa, disait la famille : regardez ces mains, sa dégaine... C'est lui que l'on aurait dû nommer Alexandre, chuchotait-on. A ma grande surprise, maman leva la tête vers les cieux noircis par leurs nuages chargés d'eau et dit doucement : « Laisse les enfants, maintenant, laisse-nous dans notre peine, chéri, nous ne pouvons plus rien pour toi. On t'aime, un point c'est tout. »

Puis nous arrivâmes à ce bâtiment. Ce que ma mère allait y faire, je le compris plus tard. Elle allait voir Mademoiselle Auberson, avec un petit cadeau fait de ses mains, une broderie, je ne sais, et nous, ma sœur et moi, nous avions aidé à la cuisson de bricelets. Était-ce l'anniversaire de Jenny Auberson ?

Le soir, une fois rentrés à la maison, maman me sortit, sur la grande table de la cuisine, les cartons à dessin de mon père. Magnifique évasion grâce aux traits effectués à la mine de plomb. Dessins botaniques, dessins d'insectes, les deux mêlés parfois, me donnant la sensation que les bestioles allaient sortir de la page tant les reflets sur leurs élytres étaient vraisemblables. Je m'essayais à copier, maladroitement, sur des chutes de papier que maman me découpait depuis de grandes feuilles offertes par le responsable des expéditions de l'usine de papa. C'était un gros papier un peu brun, résistant à tout, à l'eau, au lait, au chocolat que je renversais systématiquement quand je me lançais dans l'activité ! Là, seulement, je retrouvais mon calme, passée l'inquiétude de

la promenade. En fait, je sais aujourd'hui que j'aurais tant aimé que cela se passât ainsi, que les morts, ceux qu'on aime, reviennent par magie. Papa – qui n'était plus – revenait par ses œuvres muettes mais si belles. Alors il vivait de nouveau, et cela m'a suffi à éponger la peine de ne l'avoir jamais connu, peine qui est allée grandissant, jusqu'au moment de l'adolescence, cruelle, car je n'avais pas d'image masculine à laquelle me référer, sauf celle de notre pasteur ou de mes oncles, voire des quelques amis de la famille. Tous ces messieurs me traitaient comme si je souffrais d'une maladie incurable : trop lentement, trop fort, et avec des mots trop simples. Ils me parlaient comme on parle à un bébé. Mon niveau intellectuel était celui des dessins scientifiques de mon père, celui de mes lectures, de mes intérêts. Je me suis très vite senti très mal dans ce monde des grandes personnes qui ne s'intéressaient qu'à elles-mêmes, voulant certainement faire bien en m'entourant de leur affection, mais cela me dérangeait, comme cela m'insupporte encore. Trop proches de moi, je sentais leurs souffles sur mes cheveux quand ils se baissaient vers moi, je craignais la main que l'on me posait sur la tête en déclarant que j'avais encore grandi, je redoutais les baisers de mes tantes dont les joues déposaient des traces de poudre de riz sur les miennes. Je frottais rapidement du revers de ma main la souillure, déclenchant un rire moqueur immédiat autour de moi : « Il verra plus tard, notre Alexandre, un jour, il aimera cela ! »

LES DESSINS À LA MINE DE PLOMB

Plancher sur les travaux de mon père m'a servi à exercer mon sens de l'observation, de l'évasion vers la nature et ses mystères. J'ai recherché cet état d'esprit dans mes explorations

au Nord de l'Indochine, lorsque je défrichais, cartographiais à tour de bras (je dus reprendre mon crayon d'enfant pour tracer les courbes de niveaux, inscrire les relèvements, noter les cours d'eau, les zones boisées inutiles, les chemins existants). On me trouvait jadis une ressemblance avec mon père : même posture devant la table, même sérieux, même silence. Quand on me surprenait à la table de notre salle à manger, car c'est là qu'il y avait le plus de lumière dans la journée, on me demandait: « Que fais-tu donc Alexandre ? » , je répondais vivement : « Rien de mal ! ». Quelle est donc la culpabilité qui soudain m'envahissait ? Peut-être le plaisir de faire ce que je voulais au moment où je le voulais, déjà, sans contrainte, sans autre obligation que celle de m'imposer l'acte d'apprendre toujours plus, pour moi, pour plus tard ? J'en étais sûr du haut de mes huit ans. Cette liberté d'apprendre, de découvrir, de construire mon univers, et pas celui des autres, univers auquel peu sont ceux qui en ont compris le mystère. Face à la table de famille qui accueillait les réunions carillonnées, je me façonnais mon destin. Apparemment enrhumé, à la chaleur de l'âtre qui persistait à la fin du jour, avant que quelqu'un ne vint remettre du bois pour la soirée, je m'évadais, je traversais le monde des insectes et des végétaux, armé d'un balluchon imaginaire qui me pesait sur le dos au moment d'aller dormir. Comment trouver le sommeil après cela ? Je ne rêvais que d'aventure. Or cela signifiait « partir ». Il était trop tôt pour en parler à maman. Je ne disais rien à ma sœur non plus : elle n'aurait pas compris. Son rêve, à elle, était de se marier, avec un bel homme – elle me donnait déjà quelques noms, et je trouvais tellement trop vieux tous ces boutonneux qui lui tournaient autour au culte ou au marché, avec un homme qui ne ferait pas comme papa, qui resterait près d'elle toute la vie, avec

leur enfants qui feraient le même métier que lui, attablé à un bureau de notaire encombré de dossiers... Quelle vision d'apocalypse ! Quel manque d'air !

LE DOCTEUR ÉMILE ROUX

C'est le Docteur Émile Roux¹ à Paris qui a le seul vraiment compris mon caractère. Alors que j'étais revenu d'Allemagne où j'avais poursuivi mes études de médecine, avec comme professeur mon cher ami Koch², je ressentis une sensation d'enfermement à tourner en rond dans les murs de l'Institut Pasteur. J'avais connu l'éblouissement de la discipline que Pasteur avait fait sourdre dans la médecine traditionnelle : la microbiologie ou la bactériologie. C'est l'infiniment petit qui m'attirait désormais. Nous étions en train de rentrer dans le monde fantastique des microbes, des bactéries, plus tard des virus... Jusque là, la carcasse humaine m'avait livré ses secrets visibles, mais pas ceux de l'intérieur des organes, celui dans lequel d'autres formes de vies viennent se greffer, pour finalement tuer le corps qui les héberge généreusement. Roux comprit que j'étouffais à Paris, comme j'étouffais à Morges, comme j'ai en fait étouffé presque partout, toujours, sauf sur le pont des navires lors de mes croisières où j'officialisais comme médecin de bord, sauf sur les hauts plateaux de l'Annam, sauf enfin sur les rivages de la mer à Nha Trang ou sur le toit de l'Institut, quand je regarde les étoiles à la longue vue, quand

1. Pierre Paul Émile Roux, (1853-1933) est un médecin, bactériologiste et immunologiste français. Il fut un des plus proches collaborateurs de Pasteur et fonda avec lui l'Institut Pasteur ; il découvrit le sérum antidiphtérique, la première thérapie efficace contre cette maladie.

2. Robert Koch (1843-1910) est un médecin allemand, Il est célèbre pour sa découverte de la bactérie responsable de la tuberculose qui porte son nom : « bacille de Koch ». Il est l'un des fondateurs de la bactériologie.

je m'inquiète des endroits où il n'y a rien, où chaque étoile est un vibrion, une bactérie, une exacte réplique de ce qui vit au-dedans de nous, sur laquelle nous n'avons pas plus de pouvoir que sur nos parasites microscopiques, que celui de les admirer en songeant à Dieu. Ma vie ne pouvait se résoudre à ma traditionnelle promenade vers le VI^e, le Quartier Latin, où je passais d'une librairie à une autre, lorsque je ne m'étais pas laissé piéger par l'heure qui passait au laboratoire. Je m'exerçais à l'école des Pasteur, Calmette et Roux. Eux suivaient leur chemin, moi, j'avais ma route à tracer. Nous travaillions alors comme des précurseurs ! La vaccination préventive en était à ses balbutiements. La rage venait d'être maîtrisée, en 1892. De son côté, le français Simond était hanté par le vecteur des maladies tropicales, et il œuvrait en Inde en 1896 sur le paludisme et sa propension à se répandre dans la population : pourquoi ? Comment ? Roux comprit que je risquais de m'étioler. Il me proposa Hong-Kong un beau jour. « Allez là-bas, Yersin ! Vous trouverez, vous avez le bagage scientifique, la ténacité, la liberté de partir sur le champ. Là-bas, il y a une épidémie de peste : vous trouverez enfin la solution, n'est-ce pas ? » La peste était un fléau sorti de l'Antiquité. L'équation en était connue : misère, pauvreté, insalubrité, population regroupée. Ce phénomène terrorisant, chargé de superstitions et de menaces religieuses s'offrait à moi. J'acceptai de relever le défi. Mon confrère Kitasato travaillait déjà¹ sur le problème : situer la cause de la maladie fatale qui renvoyait les hommes

1. Shibasaburo Kitasato (1853-1931) est un médecin et un bactériologiste japonais. Il montre en 1890 l'efficacité des antitoxines contre le tétanos et la diphtérie. En 1894, il fait à Hongkong en même temps que Yersin des recherches sur la cause de l'épidémie de peste qui y a éclaté. Chacun des deux savants revendique la découverte de l'agent pathogène. Kitasato a des partisans, mais la description qu'il publie du microbe sera finalement considérée comme inexacte, l'erreur étant probablement due à la pollution des cultures bactériennes par des pneumocoques. Le bacille de la peste est appelé aujourd'hui *Yersinia pestis*.

à leur Dieu de miséricorde. Où se trouvait l'agent nocif ? Comme le voir ? Comment l'isoler ? Comment imaginer un traitement ? Comment cette maladie passait-elle d'homme à homme, à part la contamination directe : mais par quoi ? Nous sortions de l'époque obscure de la croyance en la « génération spontanée », celle que Louis Pasteur avait mise à mal, prouvant par A + B que les choses ne venaient pas comme cela. Pasteur, chimiste de formation, fils de tanneurs dans le Jura français, en connaissait un bout sur les fermentations diverses, sur les champignons, sur les transformations de la matière, face à l'immuable univers des cristaux, à l'échelle humaine bien sûr. Le grand Lavoisier avait bien postulé : « Rien ne se perd, rien ne se crée ; tout se transforme. » C'était le moment pour nous de prendre la suite de notre maître à nous et de faire évoluer une médecine issue du Moyen-âge vers une médecine des temps moderne : nous étions à la veille du XX^e siècle et nous devons mériter notre entrée dans les sciences du futur. Ce n'était pas sans risque ni sans enthousiasme. Ainsi, lorsqu'Émile Roux me convoqua dans son bureau du premier étage du Bâtiment des maladies tropicales, en cette soirée de février 1894, je n'en crus pas mes oreilles. Que voyait-il donc en moi ? Le bacille de la peste que personne n'avait vu avant moi, pas même moi ? Quelle intuition formidable a eue cet homme discret qu'était Émile Roux ? Moi, moi qui ne comprenait pas grand-chose à la peinture moderne par exemple, celle des impressionnistes, et qui ne comprendrait plus rien du tout à Picasso ou à Braque, qu'avais-je donc qui ferait en sorte que mes yeux voient à l'œil nu, à l'aide d'un microscope, médiocre, certes, le bacille tueur en forme d'étoile ? Le dictionnaire Littré s'est chargé de m'amener à l'immortalité,

répondant de cette façon à ma peur du monde : je n'avais pas besoin de dire qui j'étais. C'était écrit. Je devais devenir l'Homme de la Peste, donnant le nom de mes ancêtres à l'intrus : Yersinia Pestis, détrônant ainsi Pasteur auquel j'avais donné son premier nom à la bactérie. Je n'étais pour rien à ce deuxième baptême.

NAISSANCE

Qu'il s'agisse des étoiles ou des bactéries, toutes ces existences parallèles à la mienne m'ont ramené à la question de la naissance de la vie, voire des choses. Cela m'inquiétait moins de voir les minéraux, symétriques et inertes depuis la nuit des temps. Ce qui me rendait la vie spirituelle difficile, c'était de savoir, pour toute créature vivante, « où sommes-nous avant d'être ? » Mon pasteur ne m'avait pas conquis avec ses idées, ni la Bible, ni les autres religions du Monde, qui buttaient toute sur une même question : l'origine de l'âme ou l'origine de la matière. Une seule solution s'offrit donc à moi : mettre les mains dans le cambouis, démonter, comme je le faisais avec les appareils, tous, pour les remonter, les améliorer, les réparer. J'ai à peine compris le sens des pièces, leur mouvement, la perpétuelle énergie qui fait que toutes choses évoluent après être nées et doivent impérativement disparaître. Si je suis parvenu à comprendre l'origine des pigments composant les couleurs de mes cartes ou des tableaux pendus au Louvre, je ne suis pas toujours parvenu à comprendre le sens de ce qu'on en faisait, une fois la peinture sèche et exposée à la vue du monde, pas plus que je n'ai compris le sens de la vie. En conséquence, je la mène comme je peux, en tâchant de faire le bien autour de moi, car si je fuis la présence des autres le plus possible, je

me sens solidaire de cette profonde misère qui nous mène par le bout du nez, et où il faut profiter de chaque rayon de soleil, comme savent le faire les chats avec la chaleur, profiter comme si l'instant d'après pouvait vous priver de tout, sans raison, vous laissant sur la route, nu et vulnérable, en danger perpétuel. Ma façon d'oublier est de lutter chaque jour, depuis l'enfance jusqu'à ma vieillesse actuelle, où quoi que j'entreprenne, dans la vraie vie des hommes, et dans ma vie intérieure, je le fais avec force et foi.

LES GUERRES

J'ai toujours admiré la fin de Michel-Ange, le soir à son ouvrage, le burin à la main pour dégager de la pierre inerte les formes de la Pieta Rondanini, le lendemain à l'ouvrage de Dieu, selon la légende. En fait, il y eut six jours entre son premier moment de faiblesse et l'arrêt définitif de son travail. J'espère vivement que cela se passera ainsi pour moi. Ce soir, j'écoute la radio et les mauvaises nouvelles de l'Europe. Voilà bien des causes de mon chagrin persistant : l'Allemagne, ce si beau pays, si riche en philosophes et en écrivains, musiciens de tous rangs. Comment le démon peut-il surgir du jour au lendemain et anéantir son peuple et les peuples avoisinants ? J'avais pu comprendre les causes archaïques de la Première Guerre Mondiale : rivalités tribales, lutte pour gagner des régions, pour tenter une hégémonie quelconque sur un tout aussi quelconque territoire. Hélas, ma culture profondément suisse m'a protégé de cet esprit nationaliste que la France, que je connais bien aujourd'hui et l'Allemagne ont en commun : une profonde conviction que le cœur de chaque pays est indivisible et

unique. Comme Suisse, j'ai surtout été éduqué au sens de ma terre, celle que je foulais, qui donnait les fruits et les légumes, qui se recouvrait d'un manteau de neige l'hiver et verdissait, jaunissait, rougeoyait, bleuissait l'été ? Élevé dans la tradition de Calvin – on m'avait une fois donné à lire un texte étonnant du Père francophone de la réforme – qui voulait que si les choses étaient si belles, si savoureuses, c'est bien que Dieu les avait conçues pour que nous en jouissions. Éclair dans ma conscience : on avait donc le droit de jouir des choses belles ? Mais ces choses belles appartenaient d'abord à Dieu, puis nous en avions la charge ; puis nous héritions de la fierté de notre lopin de terre et de ceux qui vivaient dessus ; et nous étions supposés respecter le lopin d'autrui ; mais nous étions éduqués, depuis Guillaume Tell, à savoir défendre chèrement nos monts indépendants. Alors, d'une part j'ai pu, non pas admettre mais accepter l'idée que l'on puisse se battre pour l'Alsace et la Lorraine, dans les deux sens, mais je n'ai pas pu humainement accepter la boucherie qui s'en est suivie. J'ai cru que les accords de Versailles mettraient fin aux conflits potentiels, car les accords étaient une sorte de médecine violente visant à briser le mal, ou ce que l'on considérait comme tel. Les pays vainqueurs, ceux qui écrivent l'Histoire depuis la nuit des temps, n'ont pas vu le danger après la rémission du cancer de la guerre. Cette nuit, je me déssole devant mon poste de radio. J'ai tant admiré l'Allemagne, et je ne saisis rien de la politique française. Je ne sais pas qui est Pétain, ni ceux qui l'entourent. Clémenceau était lisible dans ses actes, ses coups de gueule, son cap ! Mais ceux qui ont traversé la vie politique française entre les deux guerres m'ont toujours horrifié. Je n'entends rien aux

concepts du communisme ou du socialisme. Ces mots en « isme » sont prohibés de mon vocabulaire. Encore mon éducation sans doute.

Je sais que Noël Bernard, mon cher ami et successeur, a été rappelé provisoirement comme médecin colonel réserviste à Bar-le-Duc, pour en organiser préventivement la place militaire et son organisation sanitaire pour les troupes, et que son fils Lucien a été fait prisonnier en Belgique lors de l'offensive de 1940 ! J'ai appris que mon ami Ducrest – le mari de Maguy – est maintenant responsable des tramways à Shanghai. Là-bas, ce sont les japonais qu'il leur faut surveiller. Les rumeurs vont bon train ici et on dit que l'Indochine est sous la menace d'une invasion nipponne. Depuis lors, j'ai appris qu'en Chine, le mari de Maguy Ducrest avait été inquiété par l'armée occupant. On cherchait à arrêter le patron à la station des tramways qu'il dirigeait. Or Maguy s'était opposé à l'officier, clamant que son père n'était pas présent, et demandant même si l'officier avait conscience de l'incident diplomatique qu'il risquait de provoquer. A bout d'arguments, elle aurait dit : "Est-ce au Maréchal que vous cherchez à déplaire ? Si oui, je ne réponds pas de votre avenir." Le Capitaine avait reculé d'un pas. Le Maréchal ? C'est de Pétain qu'il s'agissait.

Ce que je sais du Japon, j'ai pu le voir avec Kitasato en 1894, c'est la formidable force de travail que ses habitants ont, ainsi que leur grande résistance à l'adversité : or, envahir un pays étranger, sans frontière terrestre avec le sien, cela relève de l'hérésie : les japonais l'ont fait. Comme l'Allemagne, le Japon possède la volonté d'expansion. Leurs îles sont microscopiques et leur tempérament naturel est d'envahir, de coloniser, de comprendre, de s'inspirer, de copier et d'améliorer... Ce sont les techniques locales qu'ils observent

en premier : c'est de Chine que leur vient leur style de peinture, leur écriture. Je suis admiratif mais inquiet. Pourquoi nous, les Suisses, nous n'avons jamais vécu le même destin : petit pays, certes, mais avec un certain impact avec nos voyageurs, tel Suter en Californie, ou mon ami Chevrolet, le jurassien. Lui, il a créé des voitures automobiles dont chacun pense qu'elles risquent bien de durer. Né au cœur du Jura, ce nom se prononce déjà à l'américaine.

Dans la nuit d'Indochine, si douce à mon cœur, je laisse aller ma rêverie, car j'en ai le temps. J'entretiens en plus ma mémoire : je la surveille du coin de l'œil car elle me joue des tours.

Il y a maintenant près de cinq ans que je n'ai plus volé en hydravion de Marseille à Saïgon. J'aimais ce moyen de transport, tellement plus rapide que le bateau sur lequel on n'a que l'horizon devant soi. Lorsque je j'officialiais comme jeune médecin dans la marine marchande, il me prenait parfois un sorte de vague à l'âme, le soleil se noyant dans l'océan me serrait le cœur et les images de ma vie passée, déjà, surgissaient. J'avais le désir de prendre la plume et de consigner ces émotions : cela intéresserait sans doute quelqu'un, un jour, qui sait ? Parce que je craignais le contact avec autrui, je me cachais involontairement derrière tout ce qui pouvait représenter pour moi une barrière naturelle. Une chaise, une table, un arbre... Ma mère en faisait systématiquement la remarque : « Alexandre, sors de là, tu veux, personne ne va te manger ! » On riait de moi, peut-être s'est-on parfois moqué, il n'empêche que je me suis souvent mis à pleurer, ressentant l'injustice flagrante de la situation. On riait alors de plus belle. Il n'y a que ma mère qui parvenait à me consoler. Malgré cela, je n'ai jamais su (ou pu) lui dire combien sa présence seule me rassurait,

combien c'est auprès d'elle que je trouvais refuge, comme plus tard je devais trouver refuge dans la solitude absolue de l'aventure au cœur de la jungle indochinoise. Au moins, là, il n'y avait que peu de risque de rencontrer âme qui y vive. Ou bien, c'était l'arme au poing que la rencontre s'effectuait : l'ennemi était face à vous, il était palpable, peut-être hostile, jamais fuyant. Or dans un salon, encore aujourd'hui, je me sens vite démuni devant les 360° que représentent l'espace autour de moi, et, malgré mon âge, je redoute toujours que l'on s'avance vers moi, non parce que je crains qu'il m'arrive malheur, mais parce que je crains de n'avoir rien à répondre à des propos dont le contenu m'indiffère. Aussi, c'est vers les enfants que je me tourne, quand ils sont présents, et alors là, nous échangeons nos avis sur Jules Verne, Bécassine, les œuvres de Benjamin Rabier, et j'en passe. En fait, je suppose que je n'ai jamais eu rien à dire d'intelligent, hormis mes observations scientifiques, mes journaux de voyages, dans lesquels on n'apprend que ce que je veux bien laisser connaître. Dans ce cas précis, la communication est simple : les informations viennent de moi, sans obligation de réponse. Mais dans le face à face, lors de réunions, de discussions, je sentais mon imagination s'évader car je manquais d'air, immédiatement. Je l'ai déjà mentionné. On pouvait me dire : « Monsieur Yersin, voulez-vous que nous entrebâillions la fenêtre ? » Je me rendais compte alors que mon jeu était découvert, tel le piètre joueur de carte dont la défausse trahit la bêtise. « Il fallait couper ! » Combien de fois ai-je entendu cela, quand mes amis jouaient au Jass ou que je m'y lançais moi-même – au moins là, il n'y avait pas besoin de parler trop – que l'on prétende soudain manquer d'air, alors que le sommeil guettait les joueurs.